

## Le poème didactique : un genre réactionnaire ?

Nicolas Wanlin

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1198>

DOI : 10.4000/lrf.1198

ISSN : 2105-2557

**Éditeur**

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2014

**Référence électronique**

Nicolas Wanlin, « Le poème didactique : un genre réactionnaire ? », *La Révolution française* [En ligne], 7 | 2014, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 14 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/1198> ; DOI : 10.4000/lrf.1198

---

Ce document a été généré automatiquement le 14 février 2020.

© La Révolution française

---

# Le poème didactique : un genre réactionnaire ?

Nicolas Wanlin

---

- 1 Dans sa thèse sur Delille, Édouard Guitton émettait l'hypothèse que la poésie était, au moment de la Révolution de 1789, un genre aristocratique en ceci qu'elle avait multiplié les règles contraignantes pour mieux se censurer, pour mieux réserver sa pratique à une société d'élite dont le goût étroit et artificiel reflétait l'état social privilégié<sup>1</sup>. Cette idée devrait sans doute être nuancée mais elle a le mérite de tenter un rapprochement entre des caractéristiques poétiques et une configuration sociale. Or, cette tentative encourage à chercher ce que sont et ce que font les poètes dans les révolutions, quitte à prendre un peu de recul par rapport à une historiographie littéraire qui sent trop son romantisme. Il serait sans doute trop facile de suivre Victor Hugo qui revendique d'avoir « mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire » alors que « la langue était l'état avant quatre-vingt-neuf ». Tout son poème « Réponse à un acte d'accusation » (daté de Paris, janvier 1834, mais rédigé plus tard) revient sur la révolution poétique romantique en insistant sur sa portée politique :

Quand je sortis du collège [...] l'idiome,  
Peuple et noblesse, était l'image du royaume ;  
La poésie était la monarchie ; un mot  
Était un duc et pair, ou n'était qu'un grimaud ; [...]  
Je fis souffler un vent révolutionnaire.  
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.  
Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier ! [...]  
J'ai pris et démoli la bastille des rimes. [...]  
J'ai dit aux mots : Soyez république !<sup>2</sup>.

- 2 Hugo voulait faire des innovations poétiques un symbole des révolutions politiques, affirmant ainsi le rôle du poète dans la Cité et dans l'Histoire. On sait ce que cette relecture de sa propre histoire et de l'histoire du romantisme passe sous silence : la réalité politique du romantisme est bien plus complexe et ambiguë que cet élan révolutionnaire. Mais on doit aussi relever un autre point aveugle de ce discours. Hugo semble opposer toute la poésie classique d'un côté à toute la poésie romantique de

l'autre. Or, sur la question du lexique, de l'usage du mot propre et des périphrases, au moins, il occulte le fait que toute la poésie classique ne se range pas si facilement du côté de la rigidité aristocrate et conservatrice. Le poème didactique est en effet un genre poétique, certes marginal et problématique dans les hiérarchies génériques, qui avait le premier, sous la plume de Delille, par exemple, prôné l'usage du mot propre en lieu et place de la périphrase<sup>3</sup>. Delille revendique en effet d'avoir osé le mot *vache*, qui pis est sans épithète, là où l'usage poétique classique n'admettait que le mot *génisse*<sup>4</sup>.

- 3 Ainsi, le poème didactique et son auteur, le poète didactique, ne se laissent pas situer par rapport à la dichotomie à l'emporte-pièce proposée par Hugo. Mais si Hugo ne peut constituer une source historique objective, il faut cependant en retenir une chose ; c'est que, à l'époque des révolutions, les formes et le style poétique doivent être compris comme des analogues de positions politiques. Il n'y a rien là de parfaitement systématique mais, dans la culture littéraire de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup>, la liberté prise en poésie est une revendication libérale qui dépasse le domaine littéraire. Réciproquement, l'observance des règles classiques, ou de ce qu'on se représente comme les règles classiques, est le symbole d'un conservatisme idéologique. Cette correspondance du littéraire et du politique, Victor Hugo, acteur majeur du champ littéraire et témoin des relations entre littérature et politique, ne cessera de la marteler, depuis la fin de la Restauration jusque sous la Monarchie de Juillet.
- 4 Ceci implique que la poésie didactique, par sa forme même, peut être considérée comme une prise de position idéologique. Pour le dire rapidement, faire de la poésie didactique après 1789, c'est être nostalgique d'un certain ordre littéraire, culturel, religieux et politique d'Ancien Régime<sup>5</sup>. Une affirmation aussi tranchée mérite d'être nuancée mais elle sera le point de départ du raisonnement suivant.
- 5 Des années 1760 au début du siècle suivant fleurit ce que l'on appelle alors le genre du poème descriptif, dont *Les Saisons* de Saint-Lambert sont un des chefs d'œuvre<sup>6</sup>. Dans la préface, le poète revendique une inspiration stimulée par l'esprit encyclopédique de son temps : comment, en effet, décrire le monde sans tenir compte des progrès des sciences ? Le poème descriptif est ainsi associé à l'encyclopédisme et aux Lumières. Le problème qui se pose alors est que les progrès scientifiques sont de plus en plus souvent accusés d'avoir désenchanté le monde, de lui ôter sa substance poétique en l'analysant. Derrière ce problème esthétique posé à une littérature qui cherche à être à la fois poétique et savante, demeure un problème philosophique. Alors que la poésie pouvait être considérée comme refuge ultime, en littérature, des qualités de l'âme et de la piété, la philosophie des Lumières est perçue comme une menace contre la spiritualité religieuse. Dès lors, la problématique qui émerge à l'occasion du poème descriptif et qui sera sous-jacente à toute la poésie didactico-scientifique des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles est celle d'une poésie affrontée à l'impiété et l'immoralité de la science moderne. On forme alors l'hypothèse qu'une raison majeure de l'existence et de l'audience de la poésie didactique entre 1780 et 1830 est qu'on put y voir une caution spirituelle apportée à la science – et que ce besoin de sauver la conscience de la science est lié au traumatisme révolutionnaire de 89 et de la Terreur.
- 6 Le fait qu'André Chénier et Jean-Antoine Roucher, eux-mêmes auteurs de poèmes didactiques qui firent figure de modèles, moururent guillotins sous le Terreur contribue sans doute à associer dans les esprits ce genre à une position politique particulière<sup>7</sup>. En outre, d'illustres émigrés tels que Chênedollé et Fontanes comptent également parmi les plus grands représentants du genre. Une grande partie de l'œuvre

poétique de Fontanes se rattache au poème didactique et Chênedollé, avec *Le Génie de l'homme*, produit un des poèmes de référence dans ce genre<sup>8</sup>. Enfin, certains poèmes didactiques prennent plus ouvertement des positions politiques. Ainsi, *La Pitié* de Delille inscrit le sentiment contre-révolutionnaire lui-même dans un grand poème didactique et, sur un ton beaucoup plus léger, Berchoux, l'auteur d'une *Gastronomie* en vers, publie aussi *L'Art politique* dans lequel il tourne en dérision les révolutions et les changements de régime qui prétendent corriger les précédents<sup>9</sup>.

- 7 On sait que 1792 vit la dissolution des académies et qu'en 1795 fut refondé un Institut dont la première classe était celle des sciences, humiliant ainsi le prestige de la ci-devant Académie française. Or, cette dernière ne représentait pas seulement la dimension littéraire de la culture mais constituait également une référence morale et religieuse. Il n'est que de constater l'importance des hommes d'Église dans l'Académie d'Ancien Régime puis dans la 2<sup>nd</sup>e classe de l'Institut. Mais une tradition voulait que tous les ans se tienne une séance commune aux 5 académies ou aux différentes classes de l'Institut. Cette séance commune symbolisait la solidarité de tous les savoirs et manifestait également que les lettres ne pouvaient ignorer totalement les sciences et que celles-ci vivaient sous le regard et le jugement moral de celles-là.
- 8 Lors de ces séances communes, des discours étaient prononcés qui cherchaient à mettre en valeur la pluridisciplinarité de l'Institut, voire une forme de ce que nous appellerions aujourd'hui l'interdisciplinarité, autrement dit la collaboration de différents points de vue et différentes méthodes autour d'un même objet. C'est ainsi que le comte Pierre Daru eut l'occasion de prononcer, à la séance commune de 1825, un discours en vers sur les facultés de l'homme qui rendait hommage, à travers ces diverses facultés, aux disciplines cultivées par toutes les classes de l'Institut<sup>10</sup>. La figure du comte Daru est exemplaire à plusieurs égards. Daru n'est pas originellement un homme de lettres ni un homme de sciences mais un administrateur de la Grande Armée, un des favoris de Napoléon I<sup>er</sup> qui l'accompagna dans la plupart de ses grandes campagnes. En marge de ses activités professionnelles, il publie, de 1797 à 1823, une traduction des œuvres du poète latin Horace<sup>11</sup> – traduction en vers français, qui lui vaut d'être élu à l'Académie française en 1806<sup>12</sup>. Cette première élection à l'Institut a d'indéniables raisons politiques puisqu'elle intervient alors que Daru est commissaire général de la Grande Armée. Mais la suite de l'histoire est plus compliquée. Son discours en vers de 1825 comprenant un passage sur l'astronomie, l'astronome Laplace lui suggère – lui commande presque – un poème entier sur l'astronomie. Il balaye ses réticences en lui promettant de l'aider et de le corriger au besoin sur le terrain des connaissances techniques<sup>13</sup>. La lecture des premiers morceaux de ce poème à l'Académie française vaut à Daru d'être rapidement élu comme membre libre de l'Académie des sciences. Ceci se passe en 1829, alors même que Daru ne peut plus guère bénéficier d'appuis politiques dus à sa position sous l'Empire. Que des vers astronomiques aient pu valoir à un érudit polymathe les honneurs de l'Académie des sciences me semble démontrer de manière spectaculaire que, jusque vers 1830, survit en France, au moins dans la pensée académique, l'idée que les sciences ont un profit à tirer de la poésie. Il peut sans doute s'agir d'une sorte de vulgarisation, ce que Laplace lui-même appelle « populariser » les sciences. Mais dans ce genre, *L'Astronomie* de Bailly avait déjà fait beaucoup et fournissait un modèle en prose. La forme poétique apportait aussi, en même temps qu'un prestige littéraire, une caution spirituelle<sup>14</sup>.

- 9 Ce calcul ou plutôt cette valeur accordée au genre du poème didactique me semble confirmée par d'autres exemples. Ainsi, le grand dramaturge Népomucène Lemerrier fustige, dans les vers de son *Ode à notre âge analytique*, la manie mathématicienne de son temps :

L'âme, le sentiment, et même la matière,  
 Élude ta balance, échappe à ton compas.  
 Bornez cette science au nombre assujettie  
 Qui glace, en la réglant, la sensibilité ;  
 Qui sèche dans les cœurs la tendre sympathie  
 Par son inerte aridité ;  
 Et qui mesure et décompose  
 Nos soupirs et nos pleurs, plus secrets en leur cause  
 Que les sept jets d'un prisme où passe la clarté<sup>15</sup>.

- 10 Cette critique de la science ne l'empêche pas de rimer également *L'Atlantiade, ou la Théogonie newtonienne*<sup>16</sup> : il s'agit là d'un grand poème didactique qui recompose une nouvelle mythologie, avec son nouveau panthéon, accordé à l'astronomie moderne. Mais ce poème, loin de ce qui peut apparaître comme de la froideur sans âme chez un Laplace ou de l'athéisme chez un Lalande, se veut une prise en charge de l'astronomie par la poésie car celle-ci peut renouer la tradition mythologique que l'on croyait rompue par la science d'un Galilée, d'un Descartes ou d'un Newton. Les nouvelles divinités de ce panthéon moderne s'appellent alors Syngénie, Psycholie, Barythée, Proballène, Eléctrone, Magnégyne, Sulphydre, etc. noms qui évoquent les principes physiques personnifiés. Cette tentative désespérée d'adapter ce que la poésie a de plus antique à ce que la science a de plus moderne peut sembler ridicule mais Lemerrier est très sérieux. Et cette apparente absurdité de certains poèmes scientifiques est encore un signe de ce qui est en train de se passer dans la culture et de la résistance poétique qui s'y oppose. Pour prendre un autre exemple, on sait que le système héliocentrique galiléo-copernicien compte encore quelques sceptiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Ces derniers, qui se recrutent chez les catholiques les plus obtus, nient que la Terre tourne autour du soleil et échafaudent toutes sortes de théories alternatives. Or, certains d'entre eux trouvent opportun de formuler leur théorie astronomique en vers plutôt qu'en prose. Cette fantaisie formelle est plutôt de nature à achever leur discrédit, s'il en était besoin. Mais des poètes n'hésitent pas à envoyer à l'Académie des sciences leurs plaquettes de vers en implorant une réponse de la part des savants authentiques.

- 11 Jean Tetard est l'archétype de ce poète scientifique pieux, conservateur, voire réactionnaire, qui semble ulcéré autant par la révolution copernicienne que par le Révolution de 1789. Dans les deux cas, c'est un roi qu'on a détrôné, et c'est l'autorité divine qui s'en est trouvée bafouée. Ainsi, en 1825, Tetard présente à l'Académie des sciences son *Système du monde*<sup>17</sup> qu'il fait imprimer ensuite en 1830. C'est sans doute un tel poète que croque La Bédollière dans sa satire du poète didactique arriéré :

Parlez-moi de ce petit vieillard aux cheveux poudrés, à la figure effilée, aux manières affables et mielleuses, qui a conservé presque en entier le costume des anciens jours, gilet à fleurs, culotte courte, bas de soie, souliers à boucles, et qu'on voit parfois rôder aux alentours du pont des Arts : voilà un catholique fervent. Il ne manque pas un office ; son bonnet de soie noire se distingue au milieu des têtes nues inclinées à l'instant de l'Élévation ; il se glorifie du titre de marguillier, et veille assidûment aux intérêts de la fabrique. Eh bien ! Ce dévot si zélé ne jure que par Jupiter, il ne connaît d'autres divinités que celles de l'Olympe, d'autre paradis que les Champs-Élyséens. Si vous lui parlez Satan, il vous répondra Pluton... C'est un poète classique.

Ombres de Roucher, de Delille, de Rosset, de Fontanes, d'Esménard, de Saint-Lambert, de Dumolard, vous devez tressaillir de joie en contemplant ce dernier rejeton de la littérature impériale. Lui seul élabore des poèmes didactiques...<sup>18</sup>.

- 12 D'illustres exemples de poètes sont cités, dont la plupart se sont illustrés dans le genre didactique. Car si Jean Tetard est sans doute un marginal, il est des poètes didactiques célèbres et reconnus, comme aussi Louis-Sébastien Mercier. Quand il publie en 1803 une *Satire contre les astronomes*<sup>19</sup>, on peut penser que ses idées anticoperniciennes et anti-newtoniennes sont ironiques ou exagérées, mais trois ans plus tard, il publie ses réflexions sur le même thème en plus de 300 pages de prose : on ne peut plus croire à un canular<sup>20</sup>. Ainsi, des poèmes fantaisistes voisinent avec d'autres très bien informés et rigoureux, même contrôlés et annotés par des scientifiques patentés, mais chez les uns et les autres, le choix de la forme versifiée manifeste une même volonté de ne pas ôter à la science son caractère de contemplation des mystères de la Providence. Celui qui passa pour l'auteur le plus accompli dans ce genre, et même pour le premier des poètes aux alentours de 1800 est un poète depuis largement oublié : Jacques Delille. Membre de l'Académie française et professeur de poésie latine au Collège de France, Delille est encouragé à la rédaction de son poème *Les trois Règnes* par Jean Darcet, chimiste membre de l'Académie des sciences. D'autres savants lui prêtent main forte en rédigeant l'appareil de notes scientifiques du poème. Le plus célèbre de ces annotateurs est le baron Cuvier<sup>21</sup>. La collaboration de Cuvier est significative si l'on rappelle qu'il passa, pendant une partie de l'Empire et toute la Restauration, non seulement pour le premier savant de son temps mais aussi pour le savant qui réconciliait la science avec la Bible. Et c'est encore chez un poète didactique que l'on trouve la confirmation de cette miraculeuse convergence de la science et de l'Écriture. En effet, le poète Anne Bignan remporta le premier prix du concours de poésie de l'Académie française de 1835 avec une *Épître à Cuvier* qui commence ainsi<sup>22</sup> :

Cuvier ! L'amas confus d'une aveugle matière  
N'a point seul enfanté la vie et la lumière ;  
Tout effet a sa cause ; un artisan divin  
Donne aux êtres créés leur principe et leur fin,  
Et nos yeux, qu'éblouit son magnifique ouvrage,  
Lisent son nom sublime écrit à chaque page  
De ce livre éternel dont la sphère des cieux  
Déroule en lettres d'or l'alphabet radieux. [...]  
Trop d'insensés, parés d'une fausse sagesse,  
Sous le nom d'esprits forts déguisant leur faiblesse,  
Voulurent détrôner en faveur du néant  
Ce Dieu dont le pouvoir se révèle en créant.  
L'athéisme détruit, mais la croyance fonde.  
S'appuyant sur la foi, ta science profonde  
Bâtit un monument qui, chef-d'œuvre immortel,  
À la terre pour base et pour faite le ciel. [...]  
Moïse l'avait dit, et toi, tu nous l'attestes,  
Cuvier ! De notre globe en remuant les restes,  
De l'antique récit que Dieu même a dicté,  
Tu rends plus vraie encor la sainte vérité,  
Quand dans les nœuds brisés de la chaîne des êtres  
Partout du vieil Adam recherchant les ancêtres,  
Parmi tant d'ossements sur ce poudreux chemin  
Tu ne rencontres pas un seul vestige humain.  
Le savoir et la foi, joignant leur témoignage,  
Infaillibles tous deux, assignent le même âge

À l'homme après qui Dieu d'un ouvrage plus beau  
Ne voulut pas créer le prodige nouveau.

- 13 Ainsi, passée au filtre poétique, la paléontologie de Cuvier est louable pour son orthodoxie religieuse autant que pour les progrès qu'elle a fait faire aux sciences de la nature ; progrès qu'on ne tardera pas à relativiser car l'œuvre de Cuvier sera bientôt la cause d'un retard de 50 ans que la biologie française prendra sur ses voisines anglaises et allemandes. Mais un commentateur de Bignan, Edmond Biré, historien des concours de poésie de l'Académie, commente ainsi ces vers :

Bignan a eu le bon esprit de comprendre que la poésie ne devait pas abdiquer, même devant la science, qu'elle devait toujours rester souveraine, que son honneur était de découvrir, au sein même des grandeurs et des prodiges de la nature physique, la leçon morale qu'ils renferment, et au-dessus de la création de montrer Dieu.

L'Épître à Cuvier a donc le double mérite de donner satisfaction aux légitimes exigences du spiritualisme, et de répondre à la tendance nouvelle des esprits qui rêvent la conciliation et l'alliance de la poésie avec la science et l'industrie modernes<sup>23</sup>.

- 14 Dans plusieurs concours académiques de poésie portant sur des sujets scientifiques, les rapporteurs félicitent les lauréats d'avoir su rendre compte de la part spirituelle de la science ou déplorent que trop de candidats louent le progrès matériel sans assez rendre grâce à Dieu des merveilles de la Création. En revanche, Victor de Laprade, éminent poète et critique spiritualiste, obtient un *accessit* au concours de poésie de l'Académie française en 1847 pour avoir réussi, sur le thème « L'invention de la vapeur », à mettre en valeur la dimension spirituelle de la science alors que d'autres candidats se sont enferrés dans le piège d'une vision techniciste et positiviste<sup>24</sup>. Une histoire politique des scientifiques dans les révolutions ne peut manquer de citer le mathématicien Augustin Cauchy. Or, il représente un cas rare de savant de tout premier plan s'adonnant lui-même à la poésie scientifique. En effet, il écrit, récite publiquement et publie un poème sur l'astronomie<sup>25</sup>. Cauchy était connu d'une part pour sa très grande piété, peut-être manifestée hors de propos lors des séances de l'Académie des sciences et qui l'avait en tous cas exposé aux railleries de Stendhal<sup>26</sup> ; d'autre part pour avoir, légitimiste, refusé de prêter serment à Louis-Philippe, puis à Napoléon III, ce qui compliqua beaucoup sa carrière. Pour Cauchy, comme pour beaucoup de grands savants de son siècle, la pratique de la science n'est pas autonome et participe pleinement d'un militantisme idéologique. C'est dans cet esprit qu'il prend part à la création de conférences à l'intention des jeunes gens catholiques, et probablement de tendance politique légitimiste, dans l'intention de former une élite intellectuelle et morale acquise à certains principes philosophiques et politiques. Et c'est dans ce cadre qu'il écrit un poème où la science n'éloigne pas de Dieu mais y ramène en faisant l'éloge de la Providence divine magnifiée par chaque découverte scientifique. Voici comment il introduit sa lecture :

Messieurs,

Tous les hommes de bon sens et de bonne foi, tous les cœurs qu'anime et vivifie un amour sincère de la vérité, ont applaudi avec transport à la grande pensée qui a présidé, il y a trois ans, à la formation de votre société. Ils ont compris que l'intérêt le plus pressant des sciences, de celles même qui paraissent le plus étrangères à la religion, était de se rattacher comme des rameaux à l'arbre divin qui seul peut leur donner la vie et la fécondité. Ils ont vu avec bonheur une jeunesse studieuse et avide de savoir, appeler sur ses travaux les bénédictions de celui que les oracles

sacrés nomment le Dieu des sciences. Ils l'ont vue avec bonheur demander les lumières et l'intelligence à ce Dieu qui est la vérité même et la lumière incréée<sup>27</sup>.

- 15 Dans le cadre de cet Institut catholique, et sous la plume d'un légitimiste, proche des jésuites et impliqué dans de nombreuses œuvres ecclésiastiques, le poème de Cauchy, présenté comme nous venons de le voir, peut donc bien représenter la caution d'une science non révolutionnaire, voire d'une science contre-révolutionnaire. On peut donc former l'hypothèse que, au moins entre 1789 et 1830, publier un poème didactique et particulièrement un poème didactique sur un sujet scientifique pouvait être une prise de position idéologique : le choix de ce genre et la corrélation entre le genre et le sujet pouvaient exprimer une nostalgie de l'époque où les Lettres détenaient encore un magistère moral dont elles pouvaient user à propos de tout autre domaine de la culture.

## NOTES

1. Édouard GUITTON, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la nature en France de 1750 à 1820*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 429.
2. « Réponse à un acte d'accusation », dans Victor HUGO, *Les Contemplations*, 1856.
3. Voir Hugues MARCHAL, « L'ambassadeur révoqué : poésie scientifique et popularisation des savoirs au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, n° 144, Paris, 2009-2, p. 25-37.
4. Dans le chant IV de Jacques DELILLE, *L'Homme des champs*, Strasbourg, impr. de Levrault, 1800.
5. Voir la critique de Jacques Delille par SAINT-BEUVE, « Poètes et romanciers de France : Jacques Delille », *Revue des Deux Mondes*, Paris, t. XI, 1<sup>er</sup> août 1837, citée *ibid.*, p. 429.
6. Jean-François de SAINT-LAMBERT, *Les Saisons*, Amsterdam, 1769.
7. André Chénier est l'auteur de « L'invention » et de vers posthumes formant un projet intitulé « Hermès » (1<sup>ère</sup> édition en 1819 : *Œuvres complètes d'André de Chénier*, Henri de Latouche éd., Paris Librairie constitutionnelle de Baudouin frères, Foulon et compagnie, 1819) ; Jean-Antoine ROUCHER est célèbre pour *Les Mois*, Paris, Quilliau, 1779.
8. Louis FONTANES, *Nouvelle traduction de l'Essai sur l'homme de Pope, en vers françois*, précédée d'un discours et suivie de notes, Paris, A. Jombert jeune, 1783 ; Louis FONTANES, *Le Verger, poème*, impr. de Prault, Paris, 1788 ; Probablement composé vers 1780-1781, *l'Essai sur l'astronomie* paraît en 1789 dans *L'Almanach des Muses* puis en mars 1807 dans *Le Mercure de France*, avec additions et corrections, et reparait dans les *Poèmes et discours de Fontanes*, Paris, Delamotte, Lyon, Giberton et Brun, 1837 ; CHÉNEDOLLÉ, *Le Génie de l'homme*, Paris, H. Nicolle, 1807.
9. Jacques DELILLE publie *La Pitié* à Paris, chez Giguet et Michaud en 1803 mais les vers circulaient bien avant dans les cercles mondains ; Joseph BERCHOUX, *L'Art politique, poème en quatre chants*, Paris, Le Normant, 1819.
10. Voir Hugues MARCHAL, « Changement d'orbite : L'Astronomie de Daru et la collaboration de la poésie et des sciences », *Orages. Littérature et culture. 1760-1830*, n° 13 : « La guerre des étoiles. L'astronomie entre lettres et sciences » (dir. S. Zékian), mars 2014, p. 57-71.
11. *Œuvres d'Horace, traduites en vers par Pierre Daru*, Paris, de l'impr. de P. S. C. de Mailly, 2 vol., plusieurs éditions de 1797 à 1823. Dans le discours funèbre sur Daru, Cuvier fait l'éloge de cette traduction et des qualités littéraires de Daru (*Funérailles de M. le Comte Daru. Discours de M. le Baron Cuvier le 11 septembre 1829*, Institut Royal de France, impr. de Firmin Didot, 1829, p. 3) ; Albert-

Montémont, lui aussi auteur de vers sur l'astronomie, était un traducteur d'Horace : ALBERT-MONTÉMONT, *Les Odes d'Horace, traduites en vers français*, Paris, Ébrard, 1839.

12. Bernard Bergerot signale que Daru avait déjà candidaté sans succès à l'académie française et qu'il est reçu une fois qu'il est conseiller d'État et intendant général mais le discours de réception semble dire qu'il le doit à lui même et à sa traduction d'Horace alors que d'autres ont été élus avant lui seulement pour des mérites non littéraires : Bernard BERGEROT, *Daru, intendant général de la Grande Armée*, Paris, Tallandier, 1991.

13. Voir la *Notice sur M. P. Daru par M. P. Viennet*, Paris, impr. de Firmin-Didot frères, 1853 : « Ce dernier poème lui fut suggéré, commandé presque par l'illustre Laplace, dont l'attention avait été éveillée par un passage du discours en vers où le poète célébrait les découvertes des astronomes. [...] L'Académie des sciences rendit hommage à l'exactitude de ses descriptions en l'inscrivant au nombre de ses correspondants. » (p. XLVIII) ; dans la préface de son poème, Daru rapporte ainsi les propos que Laplace lui aurait tenus : « Dans notre siècle, où tous les esprits tendent vers l'étude des choses positives, la littérature semble appelée à parcourir une carrière nouvelle. Son rôle est de populariser les sciences, de les présenter dépouillées des formes qui les rendent inaccessibles à un si grand nombre d'intelligences. » (*op. cit.*, p. III-IV).

14. Voir Olry TERQUEM, *Annales de mathématiques*, Paris, 1851, p. 27-28 : « Nos hommes de loisirs s'appliquent aux spéculations de l'ambition et de la fortune, et ne s'intéressent qu'aux sciences utiles à ces spéculations. L'utilisme dans les classes instruites et le communisme dans les classes ignorantes, sont deux manifestations de la même doctrine : le matérialisme. Il est singulier que cette doctrine dégradante, qui place l'homme au-dessous de l'animal, car celui-ci n'est pas susceptible de corruption, il est singulier que cette doctrine se soit répandue nonobstant que nos philosophes arborent et font parader partout le drapeau du spiritualisme. Toutefois, notre pays offre une honorable exception dans la personne d'un éminent fonctionnaire qui a consacré un beau talent au culte d'Uranie ; nous espérons un jour entretenir nos lecteurs d'une *Astronomie* où la dynamique des cieux est poétiquement et fidèlement racontée en vers de l'ancienne France, par le célèbre traducteur d'Horace, par le comte Daru, ce grand administrateur auquel s'appliquent si bien ces paroles de Velleius : *Vir, ubi res vigiliam exigeret, sane exsomnis, providens atque agendi sciens* (II, LXXXVIII, 2.) »

15. Népomucène LEMERCIER, *Ode à notre âge analytique*, Paris, impr. de Baudouin fils, 1820.

16. Népomucène LEMERCIER, *L'Atlantiade, ou la Théogonie newtonienne*, Paris, Pichard, 1812.

17. Jean TETARD, *Système du monde, théorie solaire par l'électricité, philosophie naturelle, poème*, Paris, Impr. d'Hippolyte Tiliard, 1830.

18. Émile de LA BÉDOLLIÈRE, « Le poète », *Les Français peints par eux-mêmes : encyclopédie morale du XIX<sup>e</sup> siècle*, Curmer, 1841, t. II, p. 86-87.

19. Louis Sébastien MERCIER, *Satyre contre les astronomes*, Paris, Terrlonge, 1813.

20. Voir Stéphane ZÉKIAN, « La reconquête de l'espace. Mercier, Newton et 'la farce des fabricateurs d'univers' », *Orages*, numéro cité, p. 41-55.

21. De même, ALBERT-MONTÉMONT s'est fait aider pour ses *Lettres sur l'astronomie* : « M. Albert Montémont a pris pour guide et pour conseil un des doyens de la science, M. Bouvard, directeur de l'Observatoire, qui a bien voulu revoir en entier ce travail et lui imprimer le cachet de son autorité. » (Victor-Emmanuel CHARLES, *Nouvelles annales des voyages*, mars 1838, cité par MONTÉMONT, *Lettres sur l'astronomie*, Paris, Armand Aubrée, 1859, t. I, p. 13.) C'est Eugène Patrin, de l'Académie des sciences et de l'École des Mines qui rédige les notes d'AIMÉ-MARTIN pour ses *Lettres à Sophie*, Paris, H. Nicolle, 1810.

22. Anne BIGNAN, « Épître à Cuvier », *La France littéraire*, septembre 1835, p. 4, 7-9.

23. Edmond BIRÉ, Émile GRIMAUD, *Les Poètes lauréats de l'Académie française*, 1864, p. 63.

24. Le poème de Victor de LAPRADE est repris sous le titre « Utopie » dans *Symphonies*, Paris, Michel Lévy frères, 1855, p. 102-104 ; il est commenté ainsi par Edmond Biré : « À mes yeux, elle a

le mérite que j'ai vainement cherché dans la pièce couronnée, de réserver, au milieu des triomphes de l'industrie, les droits de l'âme, de la poésie et de la conscience, de proclamer que le progrès matériel, séparé du progrès moral, est l'agent le plus actif de la démoralisation et de la décadence des peuples. » (*op. cit.*, p. 204) ; Peu après le concours de 1847, rédigeant le rapport du jury lors du concours de poésie de Lyon qui récompensait un éloge de Jacquard (l'inventeur du métier à tisser du même nom), Laprade veut voir dans le progrès technique une victoire de l'esprit sur la matière. Le poète récompensé en la circonstance, Jean Tisseur, chante dans ses vers un progrès qui devrait éviter aux hommes le drame des révolutions, jugées plus néfastes qu'utiles. Laprade théoriserait plus tard le rejet du matérialisme par la poésie dans « La poésie et l'industrie », *Questions d'art et de morale*, Paris, Didier, 1861, p. 409.

25. Augustin CAUCHY, « Épître d'un mathématicien à un poète, ou La leçon d'astronomie », *Bulletin de l'Institut catholique*, n° 1, 13 janvier 1842, p. 13-20 ; Je remercie Bruno Belhoste de m'avoir communiqué ce texte.

26. Voir Bruno BELHOSTE, *Cauchy, un mathématicien légitimiste au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 1985, p. 116.

27. Augustin CAUCHY, « Épître d'un mathématicien à un poète, ou la leçon d'astronomie », *op. cit.*

## RÉSUMÉS

Entre 1789 et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le genre de la poésie didactique fleurit. Il s'agit de mettre en vers les savoirs et de réaliser ainsi une conjonction idéale des Lettres et des sciences. Cette poésie représente alors, dans un esprit académique, une caution spirituelle et morale pour une science suspecte de matérialisme. Toutefois, cette pratique semble de plus en plus décalée par rapport aux exigences scientifiques et aux modes poétiques. Elle représente un combat d'arrière-garde, virulent mais discrédité, pour maintenir l'unité culturelle des lettres et des sciences autour des principes moraux, religieux et politiques de l'Ancien Régime. C'est ainsi que le poème didactique peut apparaître, en plus de ses caractéristiques génériques, comme le véhicule de l'idéologie réactionnaire.

From 1789 to the middle of the 19th Century, the genre of didactic poetry flourishes. Putting knowledge into verses, it achieves an ideal junction of literature and sciences. In an academic way of thinking, this kind of poetry is supposed to give spiritual and moral backing to sciences, always suspect of materialism. Though, this way of writing seems to be more and more far-out from the requirements of science and from poetical fashions. It is a rearguard action, disreputed but virulent, to maintain the unity of literature and sciences together with the moral, religious and politic principles of the *Ancien Régime*. This is why didactic poetry, aside its generic features, appears to be a vector of reactionary ideology.

## INDEX

**Mots-clés** : poésie didactique, poésie scientifique, Delille Jacques, Réaction

**Keywords** : didactic poetry, scientific poetry, Delille Jacques, Réaction

AUTEUR

**NICOLAS WANLIN**

Université d'Artois

Projets ANR *HC19* et *Biographes*

[nicolas.wanlin@univ-artois.fr](mailto:nicolas.wanlin@univ-artois.fr)